Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 54 (1996)

Heft: 4: Compétitivité et cohésion sociale

Artikel: Cohésion sociale et compétitivité : couple terrible

Autor: Lombard, Armand

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-140531

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COHÉSION SOCIALE ET COMPÉTITIVITÉ - COUPLE TERRIBLE

Armand LOMBARD
Président GENILEM
Député au Grand conseil genevois

Quel couple terrible que cohésion sociale et compétitivité ! On a tendance à les présenter chacun comme le champion de sa catégorie ou comme les porteurs d'étendards d'armées peu amènes. Sont-ils couple d'ailleurs ou ennemis jurés ? Vaquent-ils sur des terres cultivées en commun ou se meuvent-ils sur la redoutable étendue d'un champ de bataille ? Peut-être encore s'ignorent-ils totalement, et que le meilleur gagne puisqu'après tout chaque parti pense avoir vérité et raison pour soi ! Les positions varient des aigus aux obtus, des partenaires aux égotistes, des conviviaux aux extrémistes. Pour les situer, on en considérera quatre sur la largeur de l'échiquier :

Le monde du social adopte souvent un langage parcellaire : la cohésion sociale, c'est l'échange et le partage, caractère positif. La compétitivité, c'est la méfiance, l'utilitarisme et le croc en jambe, côté négatif de l'organisation en société. R. Petrella appelle de ses voeux une société qui soit l'exemple d'une vie moderne socio-libérale désintéressée. Jacques Robin met en question le goût du travail chez l'homme. René Passet et Albert Jacquard en appellent aux nouvelles convivialités libres des problématiques économiques. Pour ces penseurs, la cohésion sociale exclut la compétitivité et ils la rejettent comme ferment de discorde et comme aliénatrice du communautaire.

Pour Jane Jacobs, deux systèmes de comportement de l'homme en société mais dans une autre distribution. L'un suit le syndrome du gardien, partagé avec d'autres animaux, à savoir la quête des biens de survie, la défense d'un ordre donné et la conservation des acquis positifs. L'autre est un syndrome commercial né de la production et de l'échange, unique à l'être humain. Pour l'universitaire canadienne, la cohésion représente le syndrome gardien, l'échange le syndrome de l'ouverture. Position originale dans un débat qui devient souvent guerre de tranchées.

Le monde des entreprises du libéralisme humaniste propose lui aussi une lecture plus ouverte que la sèche dichotomie sociale. La cohésion sociale est un ferment nécessaire au renouvellement des idées et à l'évolution de la société. La compétitivité est cet atout de l'être humain à inventer mieux, à ne se satisfaire de rien, à mener la société vers des mieux, vers ce Royaume de Dieu que tente d'atteindre une société chrétienne

de longue date, même si elle s'est désacralisée et laïcisée, vers plus de justice et d'équité, vers un bien-être croissant, vers des méthodes de vie commune mieux négociées et plus pacifiques, vers des technologies capables de gérer santé, transports et environnement avec davantage de compétence et de sagesse.

Hayek ou Stepzcinski, ou D. de Pury dans son "Livre blanc" récent, prônent enfin une société libéralisée à l'extrême, où le marché soit la référence de l'efficacité, et le profit l'indicateur de réussite. Cette école pense, en schématisant dangereusement la pensée des pères du libéralisme, qu'une société équilibrée s'établit pas la richesse financière qu'elle est à même de produire, et que c'est au travers des ambitions individuelles de bien-être que s'établira le mieux-être général d'une démocratie capitaliste.

Est-il donc pensable de mettre côte à côte cohésion sociale et compétitivité ? Y a-t-il rupture entre deux concepts inconciliables, harmonie entre deux éléments de réflexion nés des mouvances aléatoires de la société occidentale ou une saine tension entre deux exigences de société ?

Une société sous tensions

Nous ne vivons pas dans un monolithe démocratique. La société européenne n'est pas totalitaire. Elle ne connaît pas une Pensée Unique. Même la France n'est ni une, ni indivisible, sinon sous son apparence de nation. La tradition grecque et romaine, deux millénaires de christianisme, communautaire dans les Evangiles, univoque dans nombre de ses applications terrestres, deux siècles d'essais de systèmes politiques, de réflexion affûtées, d'expérimentations souvent homicides ont établi un schéma de convergences entre les éléments économiques, la pensée et la formation de tous, et le cadre politique. Ces ensembles forment à eux tous la société européenne. Binaire seulement pour certains, tierce pour d'autres, quadruple pour les derniers, cette société est une somme d'ensembles et elle est par là le garant d'un solide ciment solidaire et social.

Elle est binaire quand ses pôles sont économie et social, comme le suggère le thème de ce numéro . Elle est tierce quand on ajoute à ces deux premiers le système politique, comme le fait Novack. Elle est quadruple ou quintuple quand on fait une place particulière aux médias ou encore aux clercs, comme le propose Max Weber.

Qu'importe pourtant le nombre des ensembles, tant que cette société n'a pas qu'une Vérité propre à tous, appliquée à tous et exclusive, tant qu'elle est analysable sous divers éclairages et que le respect d'autrui fait reconnaître pour entière et valable *a priori* l'opinion de l'autre et sa façon de concevoir le conglomérat communautaire.

Il n'y a cohésion que quand il y a tension des genres qui composent le tout. Lorsqu'il y a plus d'une composante, il y a obligatoirement compétition. Sinon, on est en exclusion et en rejet. La force impose La vérité. Le totalitarisme gère l'unicité. On n'est plus alors dans une démocratie socio-libérale européenne.

Le tissu communautaire est aussi important que le tissu économique, et sans des procédures politiques acceptées majoritairement, il ne peut y avoir cohésion. Chacun doit tendre à l'amélioration de son secteur, chacun doit faire preuve de créativité et d'invention. Chacun doit aller confiant dans les autres mais sans cesse taraudé par l'idée de faire mieux que les autres. Non pour le dépasser, ce qui serait une vaine course, mais pour lui offrir de meilleurs moyens pour parvenir au mieux-être de la société dans son ensemble.

Le tissu communautaire reflète les relations entre les gens. Sans échanges, sans associations locales, sans fêtes ni traditions, il n'y aurait pas ce tissu qui donne une cohésion à la communauté. S. Williams l'a montré pour l'Afrique du Sud et R. Putnam pour l'Italie. La compétitivité s'y développe, la dispute, le débat d'idées, la contestation et la preuve. Deux équipes de football s'affrontent, les dames de paroisses font merveille pour cuire le meilleur gâteau, on échange des recette. Là vit la compétition, là se développe la cohésion !

Le tissu économique est la somme des entreprises d'une région, avec leurs projets de production, leurs niches de marché, leur approvisionnement en capitaux. Sans ce tissu actif et bariolé d'échanges et de compétitivités, la société serait sans vie et sans objet.

Il y a tension entre les composantes du système, et c'est tant mieux car n'importe quel moteur ne marche que sous tension, n'importe quel homme ne vit que quand il choisit et qu'il progresse, que ce soit par son travail ou par sa réflexion, n'importe quelle entreprise ne fonctionne que lorsque ses équipes sont actives ou en recherche. Il y a un sens à la vie et pour le marquer il est nécessaire de se démarquer. Sinon il n'y a que stagnation, luttes d'acquis et lente dégradation.

Créativité et convivialité

Notre monde évolue à une vitesse rapide en cette fin de millénaire. Certains pensent même que la vitesse du changement ne cesse de s'accélérer. Il est vrai qu'au politique un demi-siècle a vu tripler le nombre des nations. Les communications se sont tellement affinées que la planète est à un coup de fil de quasi tout un chacun ! En éthique, l'homme a pris acte d'avances technologiques capables de modifier ou même d'altérer son environnement ou sa nature humaine.

Pour garder la cohésion communautaire, ne s'agit-il pas de s'arc-bouter à trouver les solutions les plus adéquates? Et si plusieurs s'y adonnent, ne vont-ils pas automatiquement entrer en concurrence? Indépendamment des sommes investies et des intérêts financiers que d'aucuns voient partout et de quel mauvais oeil, il y a stimulation à développer, à sonder avec curiosité le futur, à tester des systèmes évoluants. Dans l'après-guerre, la pyramide de pouvoir dans l'entreprise ou dans un système public était la norme. Patron tout-puissant tout en haut, puis cascade de cadres, puis salariés de la

base. En haut, on décidait et on imposait. En bas on appliquait , sans la moindre analyse, ni la moindre émotion. A ce jour, il n'y a plus de haut en bas, sinon pour la décision de principe, mais la création se fait de bas en haut. Il n'y a plus de "groupement directement rattaché à la direction", mais des réseaux de compétences composés de deux ou trois spécialistes dans un domaine pointu, d'un généraliste, et d'un décisionnaire.

La cohésion de cette équipe s'établit dans sa diversité face à un problème commun, sa compétitivité s'aiguillonne ou se nourrit aux résultats de ceux qui s'échinent à la même recherche dans un autre pays ou dans une autre entreprise. Le "new public management" -honni soit ce mot barbare- influence la vieille Europe parce qu'il a émergé avec succès aux Amériques et qu'il s'agit de trouver mieux.

L'intelligentsia sociale de la France - Viviane Forrester vient même pour cela de décrocher le Prix Médicis 1996 - ne peut crier à l'économie triomphante ou accuser les suppôts de l'argent. Notre société est une société de défis, non de dégustation et de somnolence.

Van Parjys clame que l'homme est heureux dans l'oisiveté. Sans doute et la joie des vacances tend à le prouver. Mais l'homme sans but dans une vie sans sens n'a pas de consistance. Elle n'écoute pas le père J. Wresinski, fondateur d'ATD Quart-Monde, demander pour la grande pauvreté des banlieues le respect de la peronne humaine au travers du travail, de la citoyenneté et de la culture.

L'intelligentsia sociale tente de prouver que le travail est en voie de disparition et qu'il s'agit d'inventer l'ère du farniente et du salaire automatique généralisé. Elle ne sait pas se moquer d'elle même car elle reprend la mélopée des canuts de Lyon qui prétendaient en 1787 que les métiers à tisser tout juste inventés allaient anéantir le travail humain dans le monde. Elle ne sait pas voir que le monde a besoin de création et d'invention pour permettre son évolution et que le travail, s'il disparaît dans une crise structurelle européenne, ne se réduit que par simple incapacité à rénover et à inventer.

La créativité crée l'emploi. L'emploi assure la cohésion sociale. Un groupe sans sens, sans projet de société, sans but à atteindre se retourne sur lui-même et s'entre-déchire car les intérêts privés priment sur l'intérêt général. Le soi devient prioritaire, l'autre se transforme en ennemi. L'égoïsme triomphe du partage. La voix tonitruante domine le dialogue.

Globalisation et nation

Le développement très rapide des communications a fait de la planète un nouvel espace de référence. Chaque partenaire de la société va devoir s'y adapter, inventer de nouvelles mesures, des instruments planétaires. Tant l'économie, que le politique, que la société civile du social et du communautaire :

- Le monde politique n'est pas préparé à une structure planétaire. Il y a l'ONU sans doute, mais elle a été créée pour gérer la paix de 1945 entre des nations toutes puissantes.
- La société civile n'a pas instauré un droit planétaire à ce stade. Les Etats nations gèrent leur droit et établissent des accords de coopération. Ils se refusent toutefois à mettre en commun leur juridiction sous un pouvoir universel qui leur soit supérieur. Il y a une éthique planétaire qui se dessine toutefois. Hans Küng , grand théologien suisse, a élaboré avec les responsables des plus grandes religions du monde la Charte d'un ethos planétaire. Ce n'est pourtant encore qu'une ébauche planétaire.
- Le monde économique, quant à lui, s'organise au niveau planétaire. Il devance sur la scène les autres composantes de la société et se trouve seul à ce niveau à inventer. Sans contrôle juridique. Sans cadre politique. C'est la raison pour laquelle la globalisation de l'économie cause autant de souci aux autres partenaires de la société. C'est aussi la raison pour laquelle les grandes sociétés du monde se restructurent car leur échelle de gestion a changé et le niveau de concurrence aussi. Pour elles, il s'agit de s'adapter.

Au niveau du pays et de la cohésion sociale, la chatte a mal à la patte ! Une restructuration peut mettre à pied des milliers de salariés sans que le fait de les réengager ailleurs, à l'autre bout du monde, ne soit d'aucune satisfaction pour une communauté ainsi dégradée.

L'entreprise qui agit de la sorte omet de tenir compte de ses partenaires locaux. A côté de l'économie, il y a la société civile locale et il y a aussi la société politique locale. L'entreprise qui rejette des emplois *a priori* met en péril la cohésion sociale nationale. Si elle omet une réflexion au niveau local ou national sur l'impact de sa décision pour les partenaires politiques et civils, alors elle rompt cette cohésion. L'entreprise qui globalise sa gestion au niveau planétaire ne peut oublier qu'elle a besoin de deux pieds sur terre pour garder son équilibre dans les hautes sphères mondiales. Et ses deux pieds, c'est dans les pays d'origine qu'elle les a, où elle doit veiller aux usages en vigueur, au cadre légal, aux humeurs civiles et aux règles politiques. L'entreprise planétaire ne peut vivre de profit seulement. Elle a une stratégie à long terme si elle veut subsister et, qui dit stratégie et projet à long terme, dit partenaires politiques et civils à un mieux-être.

Pour les banques planétaires, les instruments dérivés sont une occupation nouvelle et très lucratives, disent-elles. Cet instrument certes est nécessaire à la gestion du risque des sommes énormes accumulées par la croissance des 40 Glorieuses, mais un instrument dérivé est dérivé de quelque chose de concret et ce concret, c'est l'économie productive, et ses entreprises, et ses emplois, et son suivi, et ses financements. On ne peut humer l'air stratosphérique sans garder son attache au sol. On ne peut à terme globaliser son entreprise sans s'assurer de la cohésion sociale des pays dans lesquels on agit.

Sinon on en sera banni par les pouvoirs politiques et par la pression des sociétés civiles des pays concernés.

Plus loin dans le temps, si tout se globalise et que la planète devient un réseau soumis à des règles générales communes, alors les entreprises seront soumises au nouveau droit planétaire et les sociétés civiles imposeront une éthique planétaire. A nouveau, il sera établi que les partenaires de cette société, économiques, politiques et civils, devront pour réussir et améliorer le sort de leurs populations, dialoguer, partager et écouter pour trouver des solutions communes et déterminer un projet global à long terme de société.

A un niveau mondial se créera la structure de demain qui vient d'éclore depuis 10 ans. Compétitivité certes, mais cohésion sociale aussi car elles sont condamnées à cohabiter et à se nourrir l'une des bienfaits de l'autre.

Brève bibliographie

Chesnais, François: La mondialisation du capital, Syros, 1994.

Dupuy, Jean-Pierre: Le sacrifice et l'envie, Calmann-Lévy, 1992.

Forrester, Viviane: L'horreur économique, Fayard, 1996.

de Foucauld, Jean- Baptiste: Une société en quête de sens, O. Jacob, 1995

Jacobs Jane: Systems of survival, Hodder and Soughton, 1992.

Jacquard, Albert: .J'accuse l'économie triomphante, Calmann-Lévy, 1993.

Novak, Michael: Démocratie et bien commun, cerf, 1991.

Passet, René: Economie de rêve, Calmann-Lévy, 1995.

Petrella, Riccardo: L'Europe entre l'innovation compétitive et un nouveau contrat social, in Revue internationale des sciences sociales, mars 1995.

Putnam, Robert: Making democracy work, 1993.

Reich, Robert B.: The work of nations, Vintage, 1992.

Robin, Jacques: Quand le travail quitte ..., GRIT, 1994.

Wresinski, Père Joseph: Paroles pour demain, Desclée, 1986.